

Jamel Debbouze : **« Le cinéma est une arme de distraction massive »**

L'interview. Jamel Debbouze sera de retour sur les écrans, le 17 février, avec La Vache. Comme à son habitude, l'humoriste de 40 ans alterne cinéma, scène, télé, festivals...

Dans La Vache, réalisé par Mohamed Hamidi, un paysan algérien, joué par l'excellent Fatsah Bouyahmed, réalise son rêve d'aller, avec sa vache Jacqueline, au Salon de l'agriculture de Paris. Mais il y va à pied. Jamel Debbouze joue son beau-frère qui vit à Marseille. Nous l'avons rencontré lundi, lors d'une avant-première.

Au festival de L'Alpe d'Huez, La Vache a obtenu trois prix. Ça commence bien ?

Incroyable ! D'autant plus qu'on a fait ce film sur un élan. Avec Mohamed Hamidi, qui est le metteur en scène de mon spectacle, on a trouvé cette histoire et ce personnage sur lequel on kiffe. Surtout joué par Fatsah qui est peut-être le comédien avec lequel j'ai le plus partagé de scènes.

Et vous, plutôt citadin ou habitué à tâter le cul des vaches ?

Je connais bien la terre. Mon grand-père avait deux vaches, une chèvre, un mouton et des oliviers. Il avait même fait un truc incroyable. Il avait greffé une branche d'abricot sur un olivier et ça avait marché.

Votre personnage n'est pas très sympathique. Il symbolise la difficulté d'être de deux familles, de deux pays ?

On a tous cette dualité. Par exemple en se mariant. On arrive dans une autre famille, avec des gens différents, qui ne vont pas au même rythme, on compose. Quand ils sont de cultures différentes, ça apporte une autre couleur mais la mécanique est la même. La biculturalité est un sujet qui me passionne. Parce que ça rend les gens plus complexes. Cette quête d'identité, on l'a tous.

C'était très présent dans le précédent film de Mohamed Hamidi, Né quelque part...

Tous les deux, on a cette chance de connaître plusieurs univers : la banlieue, la ville, la campagne, la France... Et le bled qui est presque un fantasme. On est attaché à cette culture prégnante de notre enfance. Quand Martin Scorsese parle des Latino-américains, dans Les Affranchis ou Casino, il prend le spectre de la mafia mais tu as l'impression d'être en Italie. De la même façon, on a envie de parler de ces personnages atypiques, étranges... Le cinéma sert à rencontrer des gens qu'on ne croise pas souvent dans la vie.

Le réalisateur Spike Lee a critiqué le fait qu'il n'y ait que des acteurs blancs nommés aux Oscars... A-t-il raison ? Est-ce important que toutes les origines soient représentées au cinéma ?

C'est indispensable, sinon on crée des frustrés. Des gens qui ont l'impression d'être exclus. Alors que le cinéma fédère, fait en sorte qu'on puisse mieux vivre ensemble. C'est un outil de distraction massive mais aussi de politique. On apprend la culture des autres, à avoir moins peur. On raconte l'amour et les rencontres. S'il n'y a pas de différences, il n'y a pas de film. Regarde Chewbacca, le personnage de Star Wars...

Il n'est pas très breton...

Exactement. (Rires) Mets-le et dis que c'est de moi (Rires encore).

Dans ce film, il y a la référence à « La Vache et le prisonnier ». Ça fait partie de votre Panthéon ?

Évidemment. Marguerite ! On a pleuré quand Fernandel la laisse au bord de la rivière. Ces personnages sont très inspirants. Fatsah, dans un autre registre, il n'est pas loin de Fernandel. Ou Bourvil. Cette sorte de candeur, de naïveté, de joie de vivre et de tristesse mêlées fait des personnages atypiques qu'on aime tout de suite. Il ne leur arrive que des tuiles et ils s'en sortent quand même, avec un sourire et une pirouette.

La Vache est un film que vous pourriez aller voir avec vos enfants ?

Je ne connais rien de mieux que d'aller au cinoche avec sa femme et ses enfants et de rire à la même blague, à la même situation. C'est une communion qui n'arrive que dans les spectacles. Regarder dans le même sens et prendre une émotion ensemble.

Quoi d'autre dans votre actualité ?

Ce que j'affectionne avant tout, c'est de rencontrer des talents. Avec le Jamel Comedy Club. On reste au contact de la scène émergente, on ouvre des portes. Et il y a aussi le Marrakech du rire qui est devenu une scène incontournable pour les humoristes. Mais on continue à ne pas se prendre au sérieux.

Comment va le Maroc ?

Il va dans le bon sens. C'est un pays en voie de développement. Il n'a pas les mêmes moyens qu'en Europe. Mais je suis touché de le voir progresser sur tous les plans. C'est plus ouvert, progressiste. Les gens évoluent, montent des sociétés, s'organisent, sont moins tributaires des touristes ou du phosphate. Évidemment, j'ai une longue liste de critiques à faire. Mais la balance entre les points positifs et négatifs a changé. Et quand un élève progresse, il faut l'encourager.

Sur Facebook, après les attentats, vous avez relayé l'interview de Danielle, cette mamie qui invitait à la fraternité avec les musulmans...

Oui, on est tous ensemble...

Et après, on voyait votre fils en train de jouer du piano...

C'est la meilleure réponse que j'ai trouvée. Continuer à vivre, à prendre du plaisir. Aujourd'hui, ça résonne plus que jamais.

Le mercredi, quand sort un nouveau film, angoissez-vous ?

Tu travailles deux ans et tu prends la sentence en une journée ! Avec un spectacle en revanche, tu peux le défendre, le peaufiner, aller le chercher, l'améliorer... Donc, les mercredis comme ça, je prends ma famille et je dégage au Maroc, à l'abri, avec un tajine poulet citron.

Ouest-France – 31 Janvier 2016